Agonie . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 4 novembre 1934

Longue et pesante fut cette agonie, dont le cabinet n'a cessé de souffrir les douleurs et d'endurer les affres — non pas un jour ou deux, non pas une semaine ou deux, mais des semaines durant, sans relâche.

Et la longueur de cette agonie ne tenait pas à quelque force du cabinet, à quelque grande part de vie qui fût encore en lui, à quelque pouvoir de vaincre la mort et de résister à l'anéantissement — son état était bien plus fragile, bien plus précaire que cela ; il était trop faible pour tenir devant le souffle d'une brise, sans parler de la violence du vent, sans parler du fracas du tonnerre. Ce sont plutôt les circonstances qui, à dessein, prolongèrent son agonie, car il était, et demeurait, égaré et troublé, ne sachant comment résoudre cette crise, ne sachant comment se libérer des difficultés qu'avait soulevées l'effondrement de cette ère qui s'évanouissait. La longueur de cette agonie fut peut-être, en elle-même, pesante, odieuse, lassante, chargée de danger pour l'intérêt public — elle ne fut pourtant pas sans utilité, ni dépourvue de quelque bienfait : pour le peuple, d'une part ; pour les Anglais, d'autre part ; et pour les ministres eux-mêmes, d'une troisième part. Quant au peuple, cette longue contemplation de la lourde agonie, et de la décomposition et de la corruption qui l'entouraient, et de la propagation du mal, ne fit que le porter d'une foi à une foi plus ferme, d'une certitude à une certitude plus sûre, d'une confiance à une confiance plus profonde. Il vit comment s'effondrent les régimes qui ne reposent pas sur la volonté du peuple, qui ne s'appuient pas sur sa confiance, qui ne puisent pas leur force dans sa force, et qui ne sont le reflet ni de ses espoirs ni de ses idéaux les plus hauts. Il vit comment les cabinets que le peuple ne soutient pas deviennent le jouet des circonstances, incapables de rien conclure ni de rien rompre, incapables d'agir ou de parler, ne pouvant plus que se rendre, se déshonorer et se soumettre. Puis il vit comment un peuple qui croit en lui-même, jaloux de son droit, gardien de sa propre dignité, peut tenir tête aux épreuves jusqu'à les vaincre, et traverser les tourments accumulés comme la flèche traverse sa cible — fort et pur, dur, ferme et hardi, hors d'atteinte de tout, ses affaires que nulle ruse ne saurait gâter, que nulle épreuve ni nulle terreur ne saurait entamer. Quant aux Anglais, eux aussi tirèrent profit de la longueur de cette agonie, car ils virent que ce peuple qui les affrontait et leur résistait était un peuple honorable, que la passion n'incline pas, que les appétits ne travestissent pas ; un peuple

perspicace, que les illusions ne trompent pas, que les mensonges ne séduisent pas ; un peuple dur, que les épreuves ne font pas fléchir, que les événements ne détournent pas de sa volonté ; un peuple d'un sérieux entier, d'une résolution entière, qui ne s'était pas soulevé par jeu, ni agité par caprice, ni n'avait réclamé son droit tout en étant prêt à y renoncer. Les Anglais virent ce peuple, et virent en lui combien il était droit dans le différend, honorable dans la lutte, perspicace, sachant ce qu'il fallait accueillir et ce qu'il fallait laisser. Eût-il été un peuple vaniteux et faible, emporté par tous les vents de la passion, les deux parties en litige se le seraient partagé entre elles : les Anglais en auraient pris une moitié, al-Ibrachi Pacha et ses partisans l'autre. Les uns le trompaient en prétendant le sauver du mal et lui épargner le tort ; les autres le trompaient en prétendant défendre son indépendance et ses droits. Mais le peuple égyptien, perspicace, vigilant, méfiant, ne se laissa tromper ni par les uns ni par les autres — car il ne se laisse pas tromper par un adversaire, si honorable soit-il, et il ne se laissa pas tromper par al-Ibrachi Pacha et ses partisans, car il ne se laisse pas tromper par ceux qui ont porté atteinte à son droit et dilapidé son autorité, et qui ont voulu le gouverner comme on gouverne un troupeau. Il ne se laissa tromper ni par les uns ni par les autres ; il se tint plutôt, noble, honorable, impartial, entre les uns et les autres, observant la ruse des uns envers les autres et les manœuvres des uns contre les autres. Il consigna contre les uns et les autres ce qu'ils disaient et ce qu'ils faisaient, et attendit, croyant, confiant, l'heure de la victoire — l'heure où le faux est vaincu et où le vrai triomphe, où sa liberté lui est rendue tout entière et son droit sans amputation.

Quant aux ministres, cette longue agonie les fit souffrir, et ses lourdes affres leur pesèrent ; mais ils en tirèrent malgré tout profit, s'ils en étaient capables ; ils en tirèrent malgré tout leçon, s'ils en étaient capables. Ils virent que l'autorité n'est que vanité si elle ne procède pas du peuple, que le prestige n'est que mensonge s'il n'est pas le reflet de l'amour du peuple ; ils virent que la justice de Dieu est réelle, même si elle paraît parfois lente aux yeux des hommes ; et ils virent que ceux qui s'élèvent au-dessus du peuple et usurpent ses droits finissent toujours comme a fini Sidqi Pacha voici un an, et comme ils finissent eux-mêmes aujourd'hui — emportés par le vent, ballottés par les événements, sans trouver de forteresse où s'abriter, car ils avaient dilapidé leur véritable forteresse, qui est l'amour du peuple, ni de bouclier en qui se fier, car ils avaient dilapidé leur véritable bouclier, qui est l'agrément du peuple — jusqu'à ce que, l'autorité une fois disparue et les partisans dispersés, ils

se regardent eux-mêmes et se découvrent sans poids, sans valeur ; découvrent les cœurs détournés d'eux, les esprits qui les haïssent, et des regards qui ne se posent plus sur eux qu'avec une pitié tout emplie de réprobation.

Longue et pesante fut donc cette agonie à laquelle le cabinet fut soumis des semaines durant — et nous voici, à présent, le regardant rendre l'âme et pousser son dernier soupir, cherchant autour de lui quelque chagrin, quelque affliction, et ne trouvant que des regards détournés et de l'indifférence, et un peuple qui le regarde s'en aller comme s'en va toute chose, périr comme périt toute chose, disant seulement : qu'il tombe donc, ce cabinet qui n'a jamais puisé sa force dans le peuple, et n'a jamais fondé son pouvoir sur le peuple.

Taha Hussein

Al-Wadi, 4 novembre 1934.